N° 50. (1re ANNÉE.) 24 JUILLET.

L'ORGANISATEUR.

JOURNAL DE LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Monsigny, n° 6, chez ÉVERAT, imprimeur, rue du Cadran, n° 16, chez Alexandre MESNIER, place de la Bourse, et chez les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année, 13 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

L'ORGANISATEUR aura dans quelques jours une année d'existence ; le numéro prochain sera le dernier de cette période ; nous le consacrerons à instruire nos lecteurs du nouveau caractère que cette feuille devra recevoir des circonstances politiques qui nous entourent, et en général de la position que la doctrine a prise et va prendre dans les événemens actuels, qui sont pour nous un signe certain des approches de l'ère sociale annoncée par St-Simon.

AUX ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

DE LA RELIGION St-SIMONIENNE.

Troisième Discours.

L'HUMANITÉ.

MESSIEURS,

Quelles sont, au sein de l'existence universelle, les destinées de l'humanité ? Telle est la grave question qui nous reste à examiner devant vous.

Si les habitudes de notre éducation ne nous avaient pas faits si difficiles à convaincre toutes les fois qu'il s'agit du bien, du bonheur général, je devrais sans doute vous transporter dès l'abord au sein de l'avenir qui nous a été révélé ; et là, comme vous verriez une organisation établie pour l'avantage de tous, du pauvre comme du riche, du faible ainsi que du puissant, unissant tous les hommes dans un sentiment commun, développant toutes les capacités, satisfaisant tous les besoins, vous ne douteriez pas un instant que cet avenir dût se réaliser, et, j'ose le dire, vous sentiriez que vous avez, comme nous, le devoir de hâter son établissement.

Mais, je l'avouerai, nous avons craint, si nous suivions cette marche, d'être difficilement compris. De nos jours, en effet, telle est la disposition générale des esprits, que si une théorie sociale est présentée comme devant combler tous les désirs de l'humanité, par cela même elle est à peu près condamnée d'avance. Et cela s'explique : tant d'espérances ont été déçues, tant de promesses étaient trompeuses, qu'on ne peut pas croire à des hommes nouveaux qui apportent encore des promesses avec des espérances. Tant de fois le dévoûment s'est usé à faire triompher quelque lâche égoïsme, qu'il ne veut plus, quelque avance qu'on lui fasse, sortir de l'indifférence où il s'est retranché. Nous voudrions parler aux cœurs, et tous les cœurs sont en garde ! La raison, la froide raison, qui pèse et calcule, nous appelle à son tribunal et nous demande compte de la passion qui nous anime. Eh bien ! nous acceptons le terrain sur lequel on nous provoque ! Nous combattrons avec les armes qu'on nous impose ; mais apparemment, si nous sommes vainqueurs, on nous permettra désormais de choisir le terrain et les armes ; et si la science enfin se fait caution de l'enthousiasme, on le laissera passer sans doute !

Un jour un homme est apparu qui prêchait par le monde la fraternité universelle ; et pour croire à sa divine parole ils lui demandaient des miracles. Ils ne connaissaient pas encore d'autre pouvoir que celui de la force, et personne alors, grands et petits, ne croyaient à rien plus qu'à des miracles : c'est pourquoi Jésus leur en donna.

St-Simon vient prêcher la rétribution suivant les œuvres. Il veut que la société soit organisée pour l'amélioration la plus rapide, sous le rapport moral, intellectuel et physique, du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; c'est-à-dire de l'humanité tout entière ! Et pour croire à lui, pour se vouer à l'accomplissement d'une œuvre si belle, accoutumé qu'on est à ne reconnaître de pouvoir légitime que celui de l'intelligence, on veut de la science, des démonstrations, du positif : personne aujourd'hui, grands et petits, *ignorans* et *savans*, ne croient à rien plus qu'à tout cela ! Eh bien, Messieurs, St-Simon peut en donner. Voici ce que son école vous dit par ma bouche.

L'humanité est indéfiniment perfectible.

Elle est soumise, dans son développement, à une loi simple, dont l'expression peut se réduire à ces termes :

Tendance vers l'unité de SENTIMENT, de *doctrine* et d'*activité*.

Vers l'association RELIGIEUSE, *scientifique industrielle*, où il sera donné à chacun d'agir suivant sa capacité, où chaque capacité sera rétribuée suivant ses œuvres.

Cette conception est tout ensemble la base et le résumé de notre foi : pour que vous puissiez accepter sans réserve ses conséquences relativement à l'avenir, nous devons la justifier à vos yeux par un tableau rapide du passé. Si la nature de ces réunions ne nous permet pas d'entrer dans des développemens fort étendus ; nous en dirons as[illegible] pour faire briller à vos yeux la vérité du princ[illegible] pour faire sortir de l'histoire entière une voix éclatant[illegible] confirmera

toutes les prévisions que nous aurons à vous présenter par la suite. — Nous rappellerons des faits bien connus : en les enchaînant les uns aux autres, en les généralisant, nous ferons voir qu'ils peuvent tous se ranger sous la loi que nous avons proclamée ; ou bien nous partirons de cette loi, nous la poursuivrons dans le détail de ses déductions, et nous trouverons toujours le résultat de notre analyse conforme aux données historiques.

Cette double méthode est la vraie méthode scientifique ; c'est par son emploi, subordonné d'ailleurs à l'existence d'une conception générale, qu'une science prend le caractère d'exactitude et de *positivisme* qu'on paraît aujourd'hui attribuer exclusivement à l'emploi des balances ou bien des tables de logarithmes. Permettez-moi de vous présenter à ce sujet quelques exemples remarquables.

En mécanique on n'a pu long-temps présenter la science que sous une forme synthétique ; c'est en partant des faits les plus particuliers qu'on s'élevait successivement à des faits plus généraux. Lagrange a reconnu le fait le plus général de la statique ; il a senti qu'il embrassait tous les autres : il l'a pris pour axiome, et sur ce seul fondement, il a élevé son édifice. Alors, je le sais, des géomètres demandèrent qu'on leur prouvât le principe : des académies proposèrent des prix pour sa démonstration : mais en raison même de la méthode adoptée par Lagrange, l'œuvre avait prouvé le principe ; le livre tout entier n'était qu'une grande et magnifique démonstration.

En astronomie vous trouverez que la science n'existe véritablement que par l'emploi simultané des deux méthodes que nous avons signalées. Les moyens d'observation en effet, comme les ressources du calcul, ne sont point assez puissans pour qu'on puisse ou déduire rigoureusement du principe de l'attraction tous les faits connus dans leur plus mince détail, ou bien induire logiquement des faits observés la loi générale. Néanmoins l'ensemble des phénomènes se trouve aujourd'hui tellement bien coordonné sous la conception newtonienne, que cette conception elle-même est acceptée, comme un fait, aussi bien que toutes les prévisions qui s'y rattachent.

Eh bien ! Messieurs, nous vous disons : par les travaux de St-Simon, l'histoire a été constituée science exacte et positive : je viens d'énoncer la conception qui sera pour vous le résumé général ou bien le principe de la science, la base ou le faîte de l'édifice, suivant la méthode que vous voudrez employer. Je procéderai aujourd'hui à sa démonstration par voie synthétique.

L'histoire de l'humanité commence avec le progrès, et se continue par lui.

A son point de départ, l'humanité est au niveau des autres espèces animales.

Ses affections sont des appétits, son intelligence un instinct, sa force une brutalité.

Dans ce premier état, elle ne connaît encore ni vice ni vertu, ni erreur ni vérité, ni mal-être ni bien-être, parce qu'elle n'a encore aucune connaissance du passé ni de l'avenir.

L'innocence, la sagesse, le bonheur du premier âge, c'est l'ignorance.

Le premier progrès est une première association. La première association une famille, la famille une patriarchie.

Le père commande, il est le chef suprême, le pontife et le roi. Tous lui obéissent ;

Parce que plus que personne il aime le bonheur de chacun ; plus que personne il sait les moyens de l'obtenir, plus que personne il est puissant à le réaliser.

Le fils aîné succède au père ; il est après lui le premier dans l'ordre ;

Parce qu'après le père c'est lui dont les sentimens sont les plus généraux, la tête la plus sage et le bras le plus fort.

Ainsi dans cette première association l'ordre est constitué. De plus elle se conçoit une destination, elle est donc religieuse, car toute religion, c'est un ordre établi sur une promesse.

J'ai dit l'ordre : voici la destination.

Conserver quelques troupeaux et quelques pâturages, poursuivre un gibier dans les bois, mais surtout et principalement s'accroître et s'enrichir en dépouillant, en détruisant les associations voisines, les familles étrangères, tel est l'aspect saillant sous lequel nous apparaissent les premières associations, les premières familles. Nous pouvons constater ce caractère aujourd'hui même dans les races qui forment encore à la surface du globe des peuplades distinctes. Il nous a été transmis par toutes les traditions primitives, et nous le retrouvons encore dans la seule histoire écrite qui nous ait conservé des détails sur l'état patriarcal (1).

Il importait de bien caractériser l'organisation des premières sociétés humaines : car vous pourrez maintenant suivre bien facilement le progrès si vous avez seulement l'attention de superposer à tous les détails que je vous présenterai ce fait capital que, depuis les origines jusqu'à l'établissement du christianisme, le but avoué de toute association humaine, c'était la destruction ou tout au moins l'asservissement des associations étrangères. Alors vous serez tout préparés à voir dans la prédication de l'Evangile un acheminement direct vers l'association universelle, puisque si le dogme de l'église était impuissant à unir tous les hommes dans un même but d'activité, il tendait au moins très-directement à effacer toute trace d'antagonisme entre les nations comme entre les individus. Mais nous devons faire voir le progrès dans les temps même qui ont précédé l'ère chrétienne.

Au commencement, le résultat de la guerre était toujours la ruine complète et la destruction du vaincu. Un jour, on en vint à comprendre qu'il était plus avantageux de conserver son ennemi que de le tuer : l'esclavage fut établi. Ce fut un perfectionnement immense, car il permit aux vainqueurs de faire exécuter des travaux d'art, qui à la vérité restaient inférieurs en présence du travail militaire sur lequel reposa long-temps tout le salut de l'association, mais qui, augmentant sans cesse les jouissances des hommes, devaient adoucir les mœurs primitives et faire sentir à la fin tout le prix de la paix. Cette institution donna aussi aux classes supérieures le loisir et la faculté de se livrer à des méditations purement théoriques ; ainsi nous lui devons à la fois, et les premières sciences, et la première industrie. N'oublions pas d'ailleurs que dans beaucoup de circonstances la société soumise n'avait pas été complétement vaincue, et que, par cela même, elle put entrer en association avec les vainqueurs à des conditions moins dures que l'esclavage proprement dit. — Cette dernière vue était nécessaire pour bien comprendre la transformation des premières familles en cités ou nations.

Maintenant, Messieurs, si vous vous remettez en souvenir l'histoire des nations antiques, vous verrez dans les plus anciennes une organisation puissante mais tout à fait stationnaire. En Egypte, en Perse ou dans l'Inde, la division des travaux que nous signalions tout à l'heure fut établie de façon à procurer à la civilisation un développement qui fut très-

---

(1) Voyez plutôt les promesses.

... Je donnerai ce pays à votre race, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve d'Euphrate, les Cinéens et les Cénézéens, les Cedmonéens, les Héthéens, les Phérézéens, les Raphaïtes, les Amorrhéens, les Cananéens, les Gergeséens et les Jébuséens. (*Genèse*, XV. 18-21).

Je ferai croître votre race à l'infini : je vous rendrai le chef des nations, et des rois sortiront de vous. (*Gen.* XVII. 6.)

Je vous bénirai, et je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Votre postérité possédera les villes de ses ennemis. (*Gen.* XXII. 17.)

considérable, mais qui resta circonscrit dans des limites qu'il ne pouvait franchir. Car les distinctions primitives des races s'y perpétuant sans altération par l'immobile institution des castes, l'association conserva toujours le caractère de violence qu'elle avait eu à l'origine. A des temps plus rapprochés, d'autres nations apparaissent où vous trouverez moins d'entraves au perfectionnement individuel; là, des classes entières ont pu, par une lutte pénible, mais féconde en grands résultats, s'élever progressivement à la participation des avantages sociaux dont elles avaient été primitivement exclues : c'est l'organisation grecque ou romaine. Mais pour que cette organisation perde à vos yeux la supériorité absolue que les enseignemens de collége avec la philosophie du XVIII[e] siècle sont trop enclins à lui attribuer, ne perdez pas de vue que cette liberté tant vantée des anciennes républiques était toute au profit d'un petit nombre de privilégiés; qu'Aristote professait le dogme des deux natures, la nature libre et la nature esclave; que pour dix mille citoyens libres, Athènes comptait dans son sein quatre cent mille individus réduits en servitude; que les fils de Sparte chassaient aux Ilotes; que le vertueux Caton vendait ses vieux serviteurs avec ses vieux chevaux et ses vieilles charrues; et qu'au marché public enfin, on trouvait à acheter des grammairiens avec des philosophes.

Que si malgré tout cela les institutions qui furent en vigueur sur les rives de l'Ilissus, de l'Eurotas ou du Tibre, demeurent préférables à celles qui fleurirent long-temps aux bords du Nil, de l'Euphrate ou de l'Indus, n'oubliez pas que les premières ne purent s'établir que parmi des nations qui déjà s'étaient assimilé tous les progrès accomplis sous l'influence des secondes. L'origine des Grecs, et les rapports intimes de leur civilisation, et de la civilisation italique, avec celle de l'Egypte, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard.

C'est ainsi que vous élevant aux hautes sommités où St-Simon s'est placé, vous saisirez toute la suite et l'enchaînement des faits. L'histoire ne sera plus pour vous une série inexplicable de prodiges, où l'humanité avance toujours, là même où il semblait qu'elle dût périr. Enfin, vous pourrez rendre une justice complète à tout ce passé, contre lequel une aveugle critique s'est tant de fois évertuée. La caste égyptienne par exemple, le despotisme, comme on dit, des prêtres de Memphis et de Thèbes, l'esclavage lui-même, seront saints pour vous et légitimes, puisqu'à ces élémens d'une civilisation imparfaite vous rattacherez des civilisations meilleures, plus avancées, plus voisines de la civilisation définitive. — De plus, vous ne serez pas arrêtés par cette objection qu'on a si souvent faite au dogme de la perfectibilité indéfinie, et qui consiste à rappeler que plusieurs nations avaient atteint, comme l'Egypte, un haut degré de civilisation; qui, comme elle, sont retombées après dans la barbarie. Vous comprendrez, en effet, que la nature même du progrès accompli par ces nations exigeait en elles une organisation qui ne pouvait pas se prêter à un perfectionnement indéfini, et qui, par cela même, devait tomber quelque jour en décadence. Qu'enfin puisque le terme auquel ces nations sont arrivées a servi de point de départ à des organisations nouvelles, jamais un progrès important n'a été véritablement perdu pour l'ensemble. Pour celui qui n'a pas accepté la véritable loi des mouvemens planétaires, certains astres apparaissent quelquefois stationnaires ou mêmes rétrogrades; mais qu'il s'élève avec Galilée ou Copernic au point de vue le plus général, et tous les mouvemens se dérouleront devant lui, constamment réguliers et progressifs.

Revenons à la démonstration directe de la tendance constante à l'association universelle.

L'existence de cette loi commencera d'acquérir pour vous un haut degré d'évidence, si vous considérez un instant les destinées de deux nations célèbres, des Romains et des Juifs.

Parmi tous les peuples de l'antiquité, ces peuples étaient les moins éloignés de la connaissance des véritables destinées de l'humanité. Ils avaient eu dès le commencement conscience de l'unité, en des termes fort imparfaits, sans doute, et même très-différens pour l'un et l'autre, mais enfin à un haut degré pour tous, les deux relativement à leur époque. Voyez quelles furent les conséquences.

Rome a compris que toutes les nations doivent se fondre en une seule nation, que toute la race humaine doit ne former qu'un vaste corps, dont elle sera la tête puissante. Toute faible et misérable qu'elle est à l'origine, elle s'organise directement pour accomplir cette œuvre immense. Du haut du Capitole elle jette au monde un défi superbe; et malgré qu'il en ait, le monde, après une lutte opiniâtre, succombe et subit le joug qu'elle lui avait préparé. Qui douterait alors de sa force? qui ne serait ébloui de sa gloire? — Elle a résumé en elle tous les progrès du passé; elle s'est complaisamment parée des dépouilles de l'univers vaincu; elle s'est promis d'éternelles destinées!... Eh bien! voici venir des portes de l'orient une puissance nouvelle qui va la détrôner. — Que César descende au second rang; voici des hommes qui lui ont fait sa part dans l'empire du monde. Ils apportent avec eux les traditions, les livres d'un peuple ignore, méprisé! Et pourtant, ces traditions, ces livres, vont s'emparer de tous les cœurs, soumettre les plus hautes intelligences et leur faire oublier tout ce que les siècles d'Auguste et de Périclès ont produit de plus brillant; leurs doctrines, enfin, vont donner à la société une vie nouvelle, et la sauveront de l'horrible tempête qui commence à gronder vers le nord.

Quelle était donc la secrète force de ces traditions, de ces livres, de ces doctrines?... Qu'au XVIII[e] siècle on ait fait rire nos pères des institutions qui convenaient il y a trois mille ans au peuple Juif, je le veux bien, et je conviendrai même qu'on nous a rendu par là un immense service. Mais enfin, il reste à expliquer comment, de cette civilisation si arriérée, put sortir celle qui devait triompher de la civilisation et de Rome et d'Athènes.

Pour vous, Messieurs, cette difficulté sans doute n'en est déjà plus une. Vous comprenez que dans la route où l'humanité marche, le peuple Juif était vraiment beaucoup plus avancé que tous les autres peuples qui l'entouraient. Du Dieu de la famille son législateur l'avait transporté tout d'un coup à la connaissance d'un Dieu suprême, unique régulateur du monde entier. Pour les sectateurs de la loi de Moïse, tous les peuples seront un jour confondus en un seul; mais c'est qu'ils seront unis dans un même sentiment de crainte et de respect pour un maître commun. Ainsi ce dogme de l'unité auquel la philosophie grecque aboutit à grand'peine après d'immenses travaux, c'est le point de départ de la religion juive. Ce qui dans la bouche de Socrate n'est, après tout, que la critique d'une organisation vieillie, la négation d'une croyance désormais impuissante, c'est pour Moïse le principe même d'une organisation complète, le fondement d'une croyance nouvelle.

Tel fut l'admirable enchaînement des faits. Rome, par ses conquêtes, imposant à tous les peuples un langage commun, les avait préparés à recevoir un enseignement commun : les Grecs avaient montré, par leurs travaux, l'insuffisance des dogmes du polythéisme et démoli pièce à pièce tout l'Olympe homérique. Alors la conception de Moïse est élaborée, transformée par Jésus; le fils de Marie dégage le Dieu des Juifs du caractère de nationalité dont il est encore revêtu; le maître de l'univers appelle à lui tous les hommes, sans distinguer les gentils des enfans d'Abraham, et ce dogme *unitaire* se résout aussitôt en pratique, triomphant des obstacles que des hommes rétrogrades s'efforcent de lui susciter.

Avant d'indiquer tout ce que la réalisation sociale de l'unité

chrétienne procura de bienfaits à l'humanité, je vous ferai voir le progrès dans un événement que nous étions habitués à n'envisager que comme une rétrogradation manifeste : je veux parler de l'invasion des barbares.

Toutes les fois que nous qualifions un fait, c'est en le rapportant à une conception générale. Sans l'existence préalable d'une pareille conception, aucun fait n'aurait pour nous de signification. Cette observation, qui s'applique à l'étude de toutes les sciences, est vraie, surtout de nos jugemens historiques. Comme l'école de St-Simon a une conception toute nouvelle sur le développement de l'humanité, ses opinions doivent différer de celles qu'on a professées jusqu'ici, et se presenter souvent avec un caractere éminemment paradoxal. Tant que la supériorité de l'organisation théologique et féodale du moyen âge sur toutes les organisations antiques sera méconnue, on devra déplorer la destruction violente de l'empire des Césars. Mais du moment où l'on admettra que la société romaine, toute basée sur la force, était vraiment inférieure à cette société naissante, dont le lien unique était la charité; quand on aura bien constaté que dès long-temps avant le siècle d'Auguste toutes les productions de l'esprit et des arts n'avaient pour objet que d'exalter des appétits individuels, au lieu que les enseignemens de l'Eglise développaient dans le cœur des fidèles une passion toute sociale, on conviendra sans peine que l'invasion des barbares eut sur le développement de l'humanité une heureuse influence, puisqu'elle brisa les seules institutions qui pussent alors s'opposer aux progrès du christianisme. Cette révolution eut sans doute un caractère vraiment terrible, comme presque toutes celles du passé. Le fer et le feu ravagèrent l'empire; mais enfin, c'était un feu qui purifiait des souillures, un fer qui retranchait une chair corrompue; et les destinées brillantes des nations qui surgirent à l'occident, surtout si on les compare à la longue et misérable agonie de l'empire grec, prouvent assez que de ces maux passagers devaient sortir des biens véritables.

Considérez maintenant la transformation opérée dans les mœurs et dans toute l'organisation sociale par l'établissement de l'Eglise chrétienne, et vous y trouverez une confirmation directe de la loi que nous avons énoncée.

Sous la puissance de l'ancienne Rome tous les peuples sont unis, mais unis comme des forçats le sont dans un bagne, par une chaîne de fer. Sous la Rome nouvelle ils sont unis encore, mais c'est qu'ils ont une foi commune, les mêmes espérances, la même charité. Dans l'Europe du moyen âge, les relations qui existent d'individus à individus, comme de nations à nations, n'ont plus pour unique sanction le pouvoir du sabre; une autorité toute morale domine l'ensemble, toujours disposée à prêter son appui au faible contre les excès du puissant.

Les descendans des vaincus ne sont plus les esclaves des vainqueurs. Attachés à la glèbe, ils sont serfs; mais un serf possède; il a un nom, une famille; il a des droits vis-à-vis de son maître, comme son maître a des devoirs envers lui. Devant le Dieu des chrétiens, sa vie a autant de prix que celle du seigneur; elle en a davantage; car le serf est pauvre, il est malheureux, et le Dieu des chrétiens est surtout le Dieu des malheureux et des pauvres. En un mot, il y a dans le sort des classes inférieures une amélioration immense, si on reporte ses regards dans le passé, et la doctrine entière qui régit la société est une garantie puissante de leur émancipation définitive dans l'avenir.

Contemplez maintenant l'association chrétienne dans son ensemble. Voyez ces nations encore toutes hérissées de leur barbarie native, soumettre leurs différens à l'arbitrage d'une puissance pacifique. Que le vicaire de Jésus les appelle à la défense de la foi, elles feront trève à leurs discordes et se précipiteront sur l'Asie pour y refouler la civilisation arriérée de l'islamisme. Du haut de son trône un faible vieillard tracera aux conquérans du nouveau monde les limites dans lesquelles ils doivent se renfermer, et préviendra ainsi la lutte qui, sans cette intervention, devenait inévitable. La différence d'origine est encore entre les peuples une source féconde de guerres cruelles; mais le clergé catholique, étendu comme un réseau immense sur ces sociétés rivales, s'efforce de leur faire aimer une patrie commune, en les rappelant sans cesse à la fraternité.

Au sein de l'Eglise la hiérarchie sacerdotale toute imparfaite qu'elle est, puisqu'ainsi que nous l'avons démontré, elle n'a pas organisé tous les travaux nécessaires au progrès, réalise déjà le dogme de l'avenir *la rétribution suivant les œuvres.* Puissans de la terre, si vous voulez entrer dans l'ordre, laissez en dehors ces titres pompeux que vous a donnés la naissance. Remettez vos richesses a ceux qui sont les plus capables d'en disposer pour l'intérêt commun: il y a ici des supérieurs et des inférieurs; mais cette inégalité repose tout entière sur l'inégalité même des capacités. Si vous avez reçu du ciel la grâce nécessaire pour faire avancer l'Eglise dans la voie qui lui est tracée, vous monterez au premier rang; mais si ce pâtre, si ce gardien de pourceaux est le plus digne, qu'il ceigne la tiare pontificale, et que la tête des rois s'incline devant lui.

Cette unité magnifique s'est à la fin dissoute : les peuples ont cessé d'écouter la voix de leurs pasteurs : les prêtres, dont les sentimens nous répugnent le moins, se sont faits protestans, anglicans, gallicans, clergé national enfin; abdiquant ainsi la mission sublime que Jésus leur avait donnée de faire tomber les barrières qui séparent les nations. Dans l'ordre politique les hommes dont la vie est le plus dévouée au bonheur du peuple, s'efforcent d'organiser par tout l'individualisme. Eux aussi, voudraient sans doute la rétribution suivant les œuvres, et pourtant ils posent en principe l'absence de toute foi générale, de toute direction, de toute élection venant d'en haut, ne s'apercevant pas qu'ainsi ils consacrent virtuellement la rétribution au plus fin et au plus fort.

Peut-être qu'en présence d'un tel spectacle vous serez tentés un instant de vous ranger parmi les partisans de cette philosophie circulaire qui permet bien à l'humanité quelques progrès, mais à la condition de retomber ensuite dans son premier état de barbarie. Messieurs, nous vous ferons voir que du dogme même que nous professons résulte, pour le passé, la nécessité de ces époques caractérisées comme le tems présent par une désassociation manifeste. L'état des sociétés, lors de l'établissement du christianisme, présentait un aspect analogue à celui que nous voyons aujourd'hui sous nos yeux. Nous montrerons comment ces faits, qui paraissent d'abord anomaux, ressortent nécessairement de la loi générale du développement de l'humanité, et ne sauraient conséquemment infirmer en rien la justesse de nos prévisions.